

# 1

J'ai décidé de quitter la région parisienne pour Baden-Baden parce que je ne me sens plus en sécurité. Tout me plonge dans une angoisse terrible. Un regard croisé dans la rue, et j'ai peur qu'on m'ait identifié pour me dénoncer à la préfecture. Quelques sons de sirène entendus au loin, et je frémis pendant des heures, perché à la fenêtre : est-ce la police qui vient me chercher ?

Ma vie est devenue infernale. J'ai pensé qu'il me serait plus agréable de vivre en Allemagne, que je retrouverais une vie plus sereine à Baden-Baden. D'ailleurs, peu m'importe le lieu où je vivrai, pourvu qu'on m'y laisse tranquille.

J'ai pris le train cet après-midi après une longue réflexion sur cette destination hors de France. Baden-Baden. Une ville dont je n'ai entendu vanter une quelconque hospitalité envers ceux de ma catégorie, mais qui m'attire pour avoir offert une vie à mon cousin. Et je suis parti.

Le train est bondé de supporters du Paris-Saint-Germain qui joue ce soir contre le Racing Club de Strasbourg. Un match important, paraît-il. Et ils crient sans cesse «ces strasbourgeois vont prendre une raclée ce soir!». Buvant et fumant dans le train comme pour provoquer les contrôleurs ou exaspérer les voyageurs. Il n'y a que très peu de répit. Quelques secondes où ces tapageurs survoltés semblent faire une pause pour reprendre leur souffle ou boire un coup. Et au moment où on pense avoir un peu de calme, au moment où ces dames allemandes assises en face de moi croient pouvoir lire leur revue tranquillement, il y en a toujours un qui crie «ces strasbourgeois vont prendre une raclée ce soir!» et emporte les autres dans un raffut insupportable. Je prie pour qu'il n'y ait pas de bagarre. Être présent sur un lieu de rixe, c'est ce qu'il y a de plus funeste pour quelqu'un de ma catégorie. On risque d'être contrôlé par la police et arrêté.

Soudain, cette peur d'être contrôlé me fait penser à la frontière. Même si l'Europe est devenue un seul pays comme on le dit, avec des frontières muettes qui ne demandent plus de pièces d'identité aux voyageurs, il suffit par malheur qu'un vieux démon des nations se réveille au moment où le train arrive à la frontière allemande. Et une frayeur irrépissible me traverse le corps. J'ignore l'allemand et ne peux

pas leur expliquer ma situation si jamais ils m'arrêtaient. Les quelques expressions que Klaus nous avait apprises, je les ai oubliées. C'est un vieil allemand qui vivait chez nous, dans une maison non loin de l'océan, un pavillon à la façade décrépie à cause du vent chargé de sel. Klaus ne travaillait pas et je ne saurais dire de quoi il vivait. On racontait que des amis ou des proches parents lui envoyaient un peu d'argent depuis l'Allemagne. Allez savoir combien ils lui envoyaient pour lui permettre de vivre sans travailler. Pas beaucoup je crois, car il ne vivait pas comme un riche et semblait souffrir de faim. Il souffrait aussi du paludisme et avait parfois des douleurs d'estomac à cause des amibes et des ascaris, ces vers qui pullulaient dans l'eau, à l'affût dans les aliments pour nous parasiter l'estomac.

Klaus regrettait que notre pays ne soit pas resté sous domination allemande. Nous serions nés germanophones au lieu d'être nés francophones. Et cela lui aurait facilité la communication avec nous. Nous avons du mal à retenir les expressions qu'il nous apprenait, parce que c'est quand même difficile l'allemand. Et puis, nous ne voyions pas l'intérêt d'apprendre une langue qui n'est plus parlée chez nous depuis la fin de la grande guerre. Depuis ces jours où les allemands avaient été obligés de plier bagage après les dernières explosions ayant donné la victoire aux alliés et renvoyé leurs colonies à Berlin ou à Munich.

Si quelqu'un pouvait dire à Klaus où je me trouve aujourd'hui, s'il pouvait savoir comment je vis depuis que je suis arrivé en France, il dirait, comme il le disait souvent, « vous avez un très beau pays, mon petit; pourquoi partir ? » Et il ne comprendrait vraiment pas pourquoi je suis parti.

## 2

Le train fait un arrêt à Nancy. Je prends ma valise et je descends précipitamment là. J'ai peur de continuer le voyage avec ces supporters éméchés et incontrôlables capables de provoquer un malheur à l'approche de Strasbourg. J'ai peur de la frontière avec ses contrôles imprévisibles. Il vaut mieux descendre pour éviter le désastre.

« Nancy !... ici Nancy ! » hurlent les haut-parleurs de la gare.

Je me souviens de la première fois que j'ai entendu parler de cette ville. C'était pendant un cours d'histoire sur la seconde guerre mondiale. Le prof nous parlait de la troisième armée américaine qui, durant la campagne lorraine, manqua d'essence et peina pendant plusieurs jours avant de libérer Nancy et Metz. Et il nous avait un peu parlé de ces deux villes lorraines. Après tout, il y a des endroits qui ne restent pas collés à la mémoire lorsqu'on en entend parler, parce qu'on se dit qu'on n'ira jamais là-bas.

Pour ceux qui ne connaissent pas ce coin de la France, Nancy est l'une des grandes villes que traverse le train au départ de Paris, avant d'atteindre Strasbourg, puis passer par la frontière de Kehl pour foncer tout droit vers Stuttgart ou Karlsruhe via Baden-Baden où vit mon cousin. Il travaille chez un constructeur automobile et vit dans un petit appartement au centre-ville. Je ne connais pas son adresse, mais ce ne serait pas difficile de le retrouver, je pense. Et il pourrait m'héberger le temps que je change de catégorie.

Mon cousin est arrivé en Allemagne après quelques années passées à Moscou. Il avait une bourse pour aller poursuivre ses études en Russie. Mais il paraît que la vie n'a pas été rose pour lui dans ce pays trop loin et pas facile.

D'où je viens, lorsqu'on parle de la Russie, on l'imagine au bout du monde, quelque part au pôle nord. Ou on ne l'imagine même pas. Pourtant, il existe depuis des dizaines d'années, des bourses pour aller étudier là-bas. Mon cousin avait pu en obtenir grâce au réseau politique de son père. Et il fit ce long voyage dont on parla des jours et des jours dans la famille. Il ne s'y plaisait pas vraiment. Trop de choses lui manqueraient. Il paraît que la bourse ne lui était pas versée régulièrement. Mais il faut bien le dire, il n'avait pas le choix. C'était quand même mieux d'aller étudier en Russie que de pourrir au pays, avec des grèves et des troubles

politiques incessants. C'était quand même mieux d'aller tenter sa chance à Moscou que de rester à Lomé, espérant des jours meilleurs qui ne se levaient que pour très peu de personnes.

Il n'avait même pas fini ses études avant de quitter Moscou. Il profita d'un séjour en Allemagne avec quelques camarades étudiants, un voyage de découverte, semble-t-il, pour ne plus retourner en Russie. Il avait sûrement prévu son coup. Il en avait marre de Moscou et ne pouvait même pas travailler alors que la bourse ne tombait qu'au compte-gouttes. Oh, cela n'a pas été facile pour lui en Allemagne non plus. Il a galéré pendant des années avant de pouvoir obtenir un titre de séjour et trouver du travail chez un constructeur automobile. Il a maintenant une adresse; c'est déjà un grand pas. Oui, c'est mieux d'avoir un tout petit appartement que de dormir dehors ou de traîner sa valise dans la rue. C'est vraiment un grand pas pour quelqu'un comme lui d'avoir une adresse à son nom.

Je suis resté une demi-heure dans le hall de la gare. M'efforçant de me convaincre que j'ai pris une bonne décision en descendant du train au lieu de m'entêter à poursuivre ce voyage périlleux jusqu'à Baden-Baden. Après tout, je ne pouvais pas braver cette intuition qui me faisait redouter le malheur à cause de ces trublions de supporteurs et de cette frontière aux contrôles imprévisibles. Non; je ne

pouvais pas continuer le voyage. C'était un réflexe vital ; je n'y pouvais rien.

En sortant de la gare, je ne peux choisir ma direction que par intuition. Aucune rue ne m'attire spontanément. Puis je traîne ma valise jusqu'à la poste, attiré par des jeunes qui jouent avec un chien, une bouteille à la main, l'air habitué à flâner dans le coin. Ils paraissent libres et heureux. Se moquent-ils ainsi du monde en affichant cette liberté enviable qui les fait danser et boire autour d'un chien ?

– Bonjour... Où puis-je trouver un hôtel pas cher ici ? ai-je demandé à l'un d'eux.

– Hey les gars, il cherche un hôtel. Vous en connaissez un dans le coin ? a-t-il lancé à ses copains.

« Un hôtel ? ... Bien sûr, la Place Stan. Il y a un hôtel là-bas ».

– Ah oui, la Place Stan je suis bête, dit-il en se tapant le front. Vous longez la voie du tram sur la rue Saint-Jean qui se transforme un peu plus loin en rue Saint-Georges ; vous continuez toujours tout droit, puis vous allez voir l'indication sur votre gauche. Ce n'est pas loin.

Je longe le tramway jusqu'à trouver l'indication pour arriver sur la place Stanislas. Épuisé par cette grosse valise sans roulettes traînée depuis la gare. J'y trouve un hôtel, mais ce n'est pas pour les gens de ma catégorie. Vu le charme et le luxe de ce grand hôtel, il faut être fou pour entrer demander le prix



d'une chambre avec seulement 140 euros en poche. Et je ne sais plus quoi faire.

J'aurais dû dominer ma peur et continuer le voyage jusqu'à Baden-Baden. Mais il y a des peurs qui prennent le dessus sur toute réflexion et poussent à l'action, toujours dans la précipitation. Un réflexe vital, je n'y pouvais rien.

Je ne connais personne dans cette ville. Je n'ai même pas de connaissance virtuelle chez qui je pourrais loger quelques jours. D'ailleurs, je n'ai jamais eu de correspondant en France. Pourtant, j'aurais pu en avoir. J'aurais dû choisir une correspondante en France au lieu d'être toujours attiré par les filles du Canada. Il y avait un système de jumelage qui nous permettait de correspondre avec des jeunes d'Europe ou du Canada. Nous, les garçons, préférions correspondre avec des filles car elles étaient plus sérieuses et avaient beaucoup de choses à dire dans leurs lettres. Nos filles par contre – je veux dire les filles de chez nous – préféraient correspondre avec les garçons qu'elles trouvaient plus intéressants, créatifs et généreux. Quelques-unes recevaient de temps en temps des paquets recommandés que leurs parents allaient chercher à la grande poste. De plus belles choses que les cartes postales et les photos prises dans la neige que nos correspondantes nous envoyaient. Mais on s'en contentait, on les trouvait toujours très belles et on

rêvait de les inviter chez nous, et nous marier un jour avec elles. On les aimait déjà, je l'avoue.

J'avais eu la possibilité de choisir quelqu'un en France, mais j'avais préféré une fille de Québec.

Bref, je n'avais pas choisi d'avoir de correspondant en France parce qu'on nous disait qu'il y a moins de chance de tomber sur quelqu'un de bien. Quelqu'un de bien c'est celui qui pourrait nous soutenir lorsque nous aurions envie d'aller tenter notre chance ailleurs. On nous disait que les Français sont moins généreux que les Américains, les Canadiens ou les Allemands. Moins accueillants aussi. Et on nous faisait raisonner sur les actualités du moment : ces charters qui ramenaient les maliens et les sénégalais renvoyés de France. S'il y avait assez de moyens là-bas et s'ils étaient accueillants, ils ne les auraient pas renvoyés ; voyez-vous ?... Et nous étions plus attirés par d'autres pays.